

## De l'eau sur le tarmac

ZINZINULER

Le tailleur bleu Klein traverse le grand hall de l'aéroport. Il est porté par Constance, une grande et belle femme d'une quarantaine d'années aux mensurations de mannequin et à la démarche souple et féline de sportive. Elle diffuse autour d'elle une mystérieuse aura où, sans se contrecarrer, s'allient la désinvolture, la sérénité, le dynamisme. Posé élégamment sur sa chevelure brune dense, torsadée, un calot de même couleur que le tailleur la grandit encore un peu. Deux ailes d'avion y sont brodées. Elle tire derrière elle une valise noire à roulettes. Constance attire le regard des hommes comme la lumière, inexorable fatalité, aspire les papillons de nuit. Elle revient de Dakar ou de Los Angeles, d'Athènes ou de Rio de Janeiro, de Nankin ou de Bombay, peu importe. Pas la moindre cerne ne marque le pourtour de ses yeux gris-bleu. Son visage n'est même pas fripé par la fatigue. Un sourire rémanent l'irradie comme si sa fonction d'accueil, de service et de sécurisation des passagers se perpétuait en dehors de l'avion pour s'exercer auprès de tous les voyageurs en transit dans l'aéroport. Cela fait quinze ans qu'elle est hôtesse de l'air. À raison d'un ou deux vols par semaine sur moyen ou long courrier elle a parcouru environ six millions de kilomètres et a traversé plus de cent pays. Elle se dit heureuse. Pour quelqu'un dont le métier est de servir les autres sa définition du bonheur est pour le moins paradoxale. « Le bonheur, dit-elle, c'est l'indifférence. Si j'ouvrais ma porte aux autres je prendrais le risque de l'ouvrir à leurs problèmes. Ce risque je ne le prends pas. Je ferme ma porte. Je m'enferme. Je me ferme. Être moi c'est être chez moi, en moi, pour moi. L'inévitable contrepartie de ce choix c'est la solitude ! Je préfère la solitude au malheur. » Elle vit seule, sans famille, sans amis. Il lui arrive occasionnellement de faire l'amour avec des hommes de passage qu'elle même se choisit. Faire l'amour est pour elle une réponse un peu réflexe à une libido davantage fantasmée que réelle, une sorte d'hygiène corporelle. Elle fait l'amour, comme on prend une douche ou un bain. « On est si bien après », se dit-elle.

Max fréquente les aéroports non pour voyager mais pour observer les voyageurs qui vont qui viennent, qui partent, qui reviennent, qui attendent. Ce qui le fascine aussi, et peut-être surtout, c'est le personnel navigant. Il observe les hôtesse, les stewards, les commandants de bords et leurs adjoints qui, marchant en uniforme et presque au pas cadencé, semblent être les seuls dans la foule à savoir qui ils sont et où ils vont. Il ne se lasse pas non plus de contempler les vastes étendues planes des pistes qui par delà les immenses baies vitrées ouvrent leurs perspectives sur des horizons à jamais inconnus. S'il devait dessiner en quelques traits le paysage que l'aéroport évoque pour lui il tracerait deux lignes horizontales, l'une pour la terre l'autre pour le ciel en suggérant, dans son dessin, qu'elles se rejoignent quelque part au loin et, entre ces deux lignes, il dessinerait la verticalité grouillante des voyageurs.

Un jour, le tailleur bleu Klein strict et lisse se trouva face au sarouel népalais de Max qui au cours des semaines précédentes avait porté le samue japonais, le pantalon bouffant des touaregs, la tunique afghane, la djellaba marocaine beige à passements brodés ocre et mauve et d'autres tenues bigarrées parfois à la limite du dépenaillé.

— Je suis écrivain, lui dit-il. Je fais un travail sur les voyages, toutes formes de voyage. Ici dans cet aéroport vous me semblez être un symbole fort, peut-être même une sorte de paradigme du voyage aérien... alors ...

Elle s'arrête juste le temps qu'il faut pour montrer qu'elle l'a bien compris. Comme à son habitude, elle lui répond avec un sourire lumineux.

— Alors ... disons, après-demain onze heures au bar là-bas. J'aurai une heure devant moi pour répondre à vos questions.

Elle poursuit son chemin sans se retourner.

« Elle me parle comme à sa clientèle, se dit Max. Elle me regarde sans me voir. Elle se préoccupe du confort du passager mais pas du passager, comme ce médecin qui se focalise sur la maladie sans s'occuper du malade ou encore cet architecte qui se concentre sur les plans de la maison sans penser à celui qui va l'habiter. Comment peut-on être un professionnel de la relation sans éprouver pour les autres le moindre sentiment ? Cette distance assurément la protège mais pour moi elle crée un manque, la frustration d'un lien affectif refusé. »

Le premier entretien dans le bar confirme ce que Max pressent. Le sourire de Constance parfaitement calculé et calibré est celui d'une présentatrice de journal télévisé ou de la météo, l'artifice d'un décor avec rien derrière. Elle lui donne des explications claires et précises sur les avantages et les inconvénients du métier, sur ses exigences, ses risques, ses dangers. Au bout d'une heure elle le quitte sans préavis. En partant elle lui dit qu'elle essaierait de le faire inviter à un briefing d'équipage. « C'est une réunion qui rassemble, avant chaque départ, hôtesses de l'air, chefs de cabine et occasionnellement les pilotes. C'est au cours de cette réunion qui a lieu environ une heure avant l'embarquement que sont rappelées les consignes de sécurité et de fonctionnement pour le vol. Cela devrait vous intéresser. »

Après le briefing préparatoire du vol pour Moscou auquel Max assista, ils convinrent d'un autre rendez-vous.

— Au même bar, mercredi à 17 heures, dans quatre jours donc, lui dit-elle.

Ils se retrouvèrent le jour dit, à l'heure dite, au lieu dit.

Max s'était préparé. Il prit l'initiative.

— Je veux que nous parlions de la confrontation entre l'horizontalité stérile du bitume des pistes (ainsi que de celle de tous les services de l'aéroport) avec la verticalité fertile et vibronnante des champs de blé et des voyageurs.

— Ridicule ! Et puis un grand merci pour moi ! Vous me réduisez à un espace impersonnel de même nature que les sanitaires.

— Stériliser une immense surface de terre vive pour permettre à des gens d'aller ailleurs, c'est sans doute rationnel et rentable, mais est-ce bien raisonnable ?

— Vous devriez savoir, vous le poète errant, que les gens ont besoin de l'ailleurs pour vivre l'ici ! Qu'en tout sédentaire un vagabond sommeille. La stérilisation d'un petit bout de terre est nécessaire pour fertiliser les esprits et les cœurs des voyageurs et de tous ceux qui rêvent de le devenir. Pourquoi ne voyez-vous pas que l'aridité apparente des pistes est un champ florissant ?

Max resta silencieux un instant puis il murmura : *« Horizontalité désolée sans aller ni retour, sans une âme qui vive pour dire la présence, sans un cœur qui vibre pour dire l'amour. L'ample déploiement de la vie s'étirole, se rétracte et se dissout dans l'absence. Ça gesticule mais ça ne bouge pas. Ça se déplace mais ça ne change pas. Ça regarde mais ça ne voit pas. Ça parle mais ça ne dit rien. »*

— Vous êtes lugubre ! A côté du vôtre, tous les pessimismes sont des hymnes à la joie, lui dit Constance. Une question : vous êtes parti souvent ?

— Jamais ! Ni pris l'avion ni pris le train ni même quitté ne fût-ce qu'une petite fois ma ville natale.

Constance se fait cinglante.

— Alors, vous ne savez pas de quoi vous parlez ! Quelqu'un qui n'est jamais parti que sait-il du voyage et des voyageurs ? Ce que vous dites c'est du jus de concept je dirais même du pus de concept. Vous avez une vie de poisson rouge dans un bocal : vous respirez c'est tout !

— Et vous qui vivez au milieu des êtres et des choses comme un bloc de béton que savez-vous du réel, que savez-vous de la vie ? Pour vivre et appréhender le réel il faut éprouver des sensations, ressentir des émotions ! Qui n'éprouve rien, qui ne ressent rien ne sait rien de la réalité, ne sait rien de la vie.

Elle se lève et le laisse en plan. Plusieurs semaines passent.

Max enfin la voit, flamme bleutée qui oscille à l'autre bout de l'aéroport. Il la rejoint. Pour la première fois il essaie la tendresse.

— On ne peut pas se quitter comme ça !

— Pour se quitter il faut d'abord se rencontrer.

— Ecoutez... Je sais un peu chanter...

Il la regarde avec un sourire à la fois très doux et un peu narquois. La douceur pour l'attendrir, l'ironie pour se prémunir contre une éventuelle rebuffade. Il lui fredonne Aragon à l'oreille : *« Aimer à perdre la raison. Aimer à n'en savoir que dire, à n'avoir que toi d'horizon et ne connaître de saison que par la douleur de partir. »*

— C'est une déclaration ?

— Peut-être... Mais peut-être que je veux seulement faire mon intéressant...

Ce jour-là Constance a tout son temps.

Ils parlent de leurs différences, de leurs points communs, de leurs goûts, de leurs dégoûts. Ils parlent encore d'horizontalité, de verticalité, d'horizon, de pays que ni l'un ni l'autre ne connaît, Constance parce qu'elle ne fait que les effleurer Max parce qu'il n'est jamais sorti de chez lui.

Ils parlent de la roue et de l'aile, du bateau sous le vent, du vide qui sous l'alpiniste se creuse, du bâton du pèlerin, de la canne blanche de l'aveugle, du voyageur qui ne vit que par l'arrivée et de celui dont l'unique but est de partir.

Ils parlent de la douleur de ceux qui partent, de la douleur de ceux qui restent.

Ils parlent de la béatitude du vol et de la béatitude du sol.

Ils parlent des voyageurs immobiles, savants, écrivains, philosophes, qui loin des turbulences des gares et des aéroports construisent dans le calme de leur jardin des ciels imaginaires dont la lumière éclaire le monde.

Ils parlent des brins d'herbe et des fleurs qui avec une obstination têtue s'acharnent à pousser dans la plus infime fissure du tarmac.

Ils ont tous deux une telle boulimie de paroles qu'ils parlent trois heures avec le sentiment qu'ils ont encore tout à se dire. Pour finir Max lui demande :

— Où habitez-vous ?

— On ne peut pas avoir un domicile fixe quand on vit dans un aéroport, quand on vit de l'aéroport.

— Moi je sais que vous vivez dans la musique déchirante d'*Out of Africa* au cœur de l'indicible beauté de l'univers. Vous vivez grâce à cette musique, lui dit-il.

Ils échangent leur numéro de téléphone. Ils se quittent sans avoir le sentiment de se séparer. Peu après cette rencontre il y eut un bref échange de SMS. « Je suis dans la salle d'embarquement pour Nairobi. Grâce à vous, je vais prendre l'avion pour la première fois. Max. » « Quand revenez vous ? Constance. » « Je ne sais pas si je reviens. Max. »

Ce jour-là sur le vol pour Osaka, Constance la splendide, Constance l'irréprochable professionnelle a dans le regard une vibration inhabituelle, dans la démarche une imperfection à peine perceptible, dans le sourire une faille. Elle veut revoir Max. Elle veut que Max revienne.

Une collègue qui avait pour elle beaucoup d'affection sans avoir jamais osé le lui avouer lui met presque de force des écouteurs sur les oreilles « Ecoute : c'est poignant ! » Brel chante. « *Ils sont plus de deux mille et je ne vois qu'eux deux. La pluie les a soudés semble-t-il l'un à l'autre. Ils sont plus de deux mille et je ne vois qu'eux deux. Et je les sais qui parlent. Il doit lui dire je t'aime. Elle doit lui dire je t'aime. Je crois qu'ils sont en train de ne rien se promettre.* »

Constance arrache les écouteurs. Elle s'éloigne. Elle se cache. Elle se tasse. Elle pleure. Elle sanglote. La dernière fois qu'elle a pleuré elle avait dix ans. Elle veut reprendre le dessus. Elle veut remettre son masque, retrouver son sourire poli, son sourire professionnel, elle n'y arrive pas. Constance revient. Elle sourit aux passagers pour la millionième fois, mais ce n'est plus un sourire de fonction c'est un vrai sourire, un sourire douloureux. Son amie a le courage de lui dire que c'est un grand bonheur de la savoir enfin malheureuse. Max est là, quelque part, qui lui murmure : « Pleure ma belle, pleure ! C'est l'eau des larmes qui fait pousser les fleurs sur le tarmac. » Elle voudrait tant qu'il revienne.

Nombre de caractères espaces compris : 11994